

## Golf : souvenirs non classés

### Baptême

Je ne me souviens plus quand l'envie de jouer au golf m'est venue. Sur le tard, comme beaucoup de gens de ma génération, le golf traînant toujours sa réputation élitiste, coûteuse et donc chasse gardée d'oisifs nantis débarquant au clubhouse en Rolls (Mercedes pour les peigne-culs !) Était-ce même un sport, puisque ce qu'on en voyait à la télé montrait des gens ventripotents en voitures ordonnant à un domestique en culottes courtes de garder leur sac quand ils acceptaient de se poser près d'un départ !

Néanmoins, au début des années 2000, l'image changeait un peu, on voyait des vrais tournois à la télévision. J'avais beaucoup joué au tennis (qui s'était le premier « démocratisé »), je commençais, la soixantaine arrivant, à courir moins vite que la balle et sentais que ma carrière (qui n'avait jamais atteint des sommets) était hélas déjà sur la pente descendante. Et puis le geste du golf me plaisait : ce swing harmonieux avait quelque chose de magique, pour tout dire d'artistique, et je suis sensible à tout ce qui représente la beauté sous toutes ses formes. J'étais allé tourner un jour sur le parking de Mignaloux, mais n'étais pas entré. L'occasion vint grâce à l'ancien président du SCAS (Service Commun d'Action Sociale) de l'université de Poitiers, François Leminor, qui invitait des personnels de l'université (j'y étais bibliothécaire) à des démonstrations. Je fus séduit, et résolu de m'inscrire à un cours collectif.

Un soir donc, début 2005 peut-être (je n'ai pas la mémoire très chronologique), nous nous retrouvâmes quelques débutants au practice couvert de Mignaloux, sous les projecteurs, car c'était le soir, envoyant (tentant d'envoyer) des balles dans la nuit. Les balles portaient lumineuses et se perdaient dans l'obscurité comme des étoiles filantes. Impressionnant. Notre instructeur s'appelait Antoine, c'était un jeune homme très sympathique et pédagogue, dont le rêve (nous le sûmes au fur et à mesure) était de faire le marathon de New-York. Il est parti de Poitiers depuis longtemps, j'espère pour lui qu'il a atteint son objectif.

Bref, j'étais conquis et poursuivis les leçons collectives. On disait, on dit encore, que le golf est cher. Par certains côtés sans doute, si l'on veut épater la galerie avec des clubs en diamant, mais au début les demi-séries et les balles étaient prêtées. Bien des activités sportives reviennent aussi et même souvent beaucoup plus cher -- ne serait-ce que les sports dits mécaniques, que j'adore... en stagiaire parfois, en (télé)spectateur surtout.

Par contre, j'étais déçu de ne pouvoir apprendre tout seul à jouer. J'ai acquis ( !?) mon tennis tout jeune contre un mur et en étais fier. (Avec le recul, je me demande si quelques leçons n'auraient pas empêché mon revers d'en connaître, des revers. Mais ne nostalgisons pas.)

Pour le golf, impossible d'apprendre par soi-même. Même si vous avez la chance de posséder des hectares de prairies vous permettant de ne pas casser les vitres des voisins, le geste du swing que j'évoquais tout à l'heure est tellement précis, tellement chorégraphique qu'il semble impossible d'y arriver tout seul. Et puis, elle est toute petite, cette balle, elle a la tête dure, et vient se heurter à une autre tête tout aussi tordue et caractérielle, la tête de club. Bref, les chances de passer à côté de la balle, de la toper, de frapper le sol avant elle sont

légion. Et je m'aperçus qu'entre un coup réussi et un coup raté, l'espace était infime. Jamais n'avais-je connu cela dans aucun autre sport. Au tennis par exemple, le tamis de la raquette est vaste, la balle est géante, et si vous ne centrez pas trop, rien ne dit que la balle ne passera pas malgré tout le filet, trompant même votre adversaire par un effet inattendu. Au golf, aucun pardon. Un millimètre erroné dans le geste, et vous n'atteignez que le ridicule. Ce swing donc doit être parfait et se reproduire aussi régulièrement que l'aile d'un moulin. Vaste rêve pour un misérable Sancho Pança. (Cela dit, je m'apercevrai ensuite que beaucoup de golfeurs croisés en compétition amateur ont des swings étriqués, rabougris, et réussissent malgré tout à envoyer la balle presque où ils le veulent, atteignant un index sinon mirobolant, du moins respectable... J'avais connu cela aussi au tennis où d'inlassables renvoyeurs brandissant leur raquette comme une poêle à frire finissaient par vaincre – faire perdre plutôt -- les meilleurs attaquants. J'avoue envier ces gens-là, car ils transforment leur handicap en réussite, et on peut y voir une sorte de revanche des « humbles ». Mais les admirer, non, et je regrette qu'il n'y ait pas au golf une note artistique comme au patinage ou au plongeon. Seul le résultat compte, c'est dommage. Heureusement, au très haut niveau, la beauté reprend ses droits, et il rassurant de voir de frêles jeunes filles envoyer la balle plus loin et mieux que des bûcherons survitaminés cognant comme Beethoven dans ses dernières années.)

Enfin, bref, après quelques mois de pratique et de practice, Antoine nous emmena sur quelques trous du parcours « pour voir ». Et là ce fut une tout autre découverte. Sur cette espèce de tapis synthétique, tout avait l'air de marcher (je dirai binetôt le mal que je pense du practice et de sa totale inutilité – pour moi tout au moins). Car l'herbe, la vraie, et je ne parle pas du rough, mais juste de la tendre pelouse du fairway, ça n'a rien à voir. Résultat : au premier coup que je donnai sur le parcours, coup beaucoup trop fort, beaucoup trop violent, espérant voir cette maudite balle voler presque jusqu'au green, je heurtai le sol avant elle, et en ressentis une violente douleur au poignet gauche (sous le pouce, plus exactement).

Depuis, je porte ce trophée tous les jours avec moi. Soyons justes, il ne me handicape pas en jouant. Réapparaissant seulement le soir ou dans la nuit, surtout quand le temps est au froid ou à l'humidité. Rhumatisme ? Arthrose ? Peu importe. Le mal ne guérit pas... Pour ne pas faire de jaloux, je me suis infligé la même souffrance dernièrement au bas du pouce droit.

## **Débuts et continuations**

Après quelques mois, je finis donc par obtenir mon permis de golfeur (carte verte et « étiquette » -- même si je me rendis compte par la suite que beaucoup se la collent... au derrière, l'étiquette). Et vint le temps de ma première compétition. En ce temps-là, on descendait beaucoup moins vite à l'index qu'aujourd'hui. Il faisait très chaud, et après cinq heures sous le cagnard, j'étais épuisé, physiquement et mentalement. Une bonne bière au clubhouse me permit de devenir... complètement paf pendant un certain temps. Eh ! Oui, contrairement à ce qu'on croit tant qu'on n'a pas pratiqué, dix-huit trous peuvent littéralement vous lessiver. Mon index descendait quant à lui trop lentement à mon goût. Atteindrais-je un jour les 40, voire les 35, allez, rêvons un peu, les 30 ? Je n'y croyais plus. Pourtant, de temps à autre, un miracle se produisait. Un jour, encore classé à 46, je finis troisième de la « quatrième série mixte » ! J'eus même droit à une photo collective dans le journal —et à un prix, je ne sais plus quoi. J'ai gardé précieusement la photo, car cela ne s'est jamais reproduit... Et donc, peu à peu, je descendis. (Au passage, notons qu'à l'instar du tennis le

golf a un classement étrange : c'est quand on se rapproche de zéro, voire carrément en-dessous, qu'on est le meilleur !)

Bref, à force de parties et de persévérance, je finis par arriver sous les 35, puis même un jour sous les 30 ! Je m'en souviens encore : j'avais fait la veille une partie sur neuf trous seulement, totalement lamentable. Je résolus de me réinscrire pour le lendemain, toujours sur neuf trous. Et là, la grâce ou les dieux du golf m'accompagnèrent. Pourtant j'étais à cette période pour d'autres raisons d'humeur très maussade. Le golf me paraissait secondaire. Est-ce cette indifférence qui me permit de ne pas me crisper ? Je réussis sur neuf trous (et c'était sur le retour de Mignaloux, plus difficile que l'aller) un ou deux par, je ne sais plus, et sur le 13 un birdie. La balle s'éleva, évitant les bunkers, et atteignis le green surélevé sur ce trou. Je devais être à un mètre quatre-vingt, deux mètres du trou ; normalement, je ratais toujours mon putt à cette distance. Mais non, la petite garce blanche (« balance ton par ! ») rentra à la maison. Birdie ! Mon seul, mon unique, mon bienheureux birdie. Aurais-je accentué cette réussite, ou au contraire tout perdu en jouant sur dix-huit trous ? Peu importe. Je ne sais plus si c'est cette partie qui me permit d'atteindre l'index 24.3, mais je l'atteignis. Mon graal, ma terre promise. Je n'en revenais pas moi-même.

Cela étant, comme en tout sport, réussir une belle partie est relativement possible pour tout le monde (comme le quart d'heure de célébrité promis à chacun par le cher Andy Warhol). Se maintenir sinon au sommet, du moins à un haut niveau, est beaucoup plus malaisé, et seule la marque des vrais champions. Je m'en rendis compte lors de la « remontée » aux enfers que j'entamais alors. On me rendait de moins en moins de coups, je me crispais, me désespérais et retournais inexorablement vers les 54. Je commençais donc à ne plus prendre aucun plaisir à jouer en compétition. Les nouvelles règles bloquant les index ont arrêté cette « ascension ». Je ne m'en trouve pas mieux pour autant, car j'aimerais pouvoir rejouer à 35 ou 40 pour retrouver enfin des résultats positifs. Les compétitions m'ennuient donc désormais, je n'en fais plus, à part l'Eclectic de Châlons, car il est ludique et positif (et bien doté en prix – tout au moins la première année).

## **Des fairways et des balles**

Je parlais de Châlons. Les personnels de l'université (je ne sais plus quand exactement) eurent droit le samedi matin à des leçons collectives avec Denis Roch. Ce dernier, après le départ des américains créateurs du golf, avait réussi malgré bien des péripéties et des difficultés, à en faire un golf pour les scolaires et les étudiants unique en France, portant haut les couleurs du golf à l'université de Poitiers avec de nombreux titres de champions de France par équipes, et la découverte de futurs remarquables compétiteurs. J'ai beaucoup aimé les leçons avec Denis qui était un excellent pédagogue, et c'est grâce à ses conseils que je réussis encore parfois quelque bonnes approches. En plus, c'est devenu un ami et je ne saurais trop vous conseiller son blog, humoristique et instructif, sur justement l'histoire du golf de Châlons ([gaetjoan.canalblog.com](http://gaetjoan.canalblog.com)).

Je quittai donc peu à peu Mignaloux pour Châlons, beaucoup moins cher et, si le cadre n'est pas génial, pas si facile que ça, avec ses greens riquiquis et archibunkerisés.

Puisque nous en sommes aux terrains de golf, j'en ai visité un certain nombre dans la région. Entre autres grâce à la section golf de l'ASPTT, à l'ambiance amicale, aux sorties en groupe conviviales, où me fit entrer un collègue de Mignaloux à l'époque de nos débuts. Et

s'il m'arrive de faire encore des dix-huit trous, c'est uniquement à la condition qu'ils soient séparés par un bon repas au restaurant du club.

Beaucoup de golfs dans la région ont leur charme. Les Forges est agréable et vaste, Saint-Cyr est le plus technique et le plus varié, mon préféré restant La Prèze, montueux et très aquatique, avec ses départs surélevés et ses greens en île. J'y ai perdu un jour douze balles en une seule partie ! En plus il est tenu je crois par des anglais ou des néerlandais, on a l'impression de jouer à l'étranger. C'est parfait (quoique un peu loin de Poitiers)

A propos de balles égarées, avez-vous remarqué qu'il y a des « perdus » et des « trouvés » ? Mon ratio doit être d'environ vingt balles perdues pour deux retrouvées, et j'ai des cimetières dans divers sous-bois où je devrais aller me recueillir pour la Toussaint. Il est vrai que j'aime bien de temps à autre jouer seul, et rien n'est plus propice à la perte. Car elles ont le chic, ces maudites petites choses rondes, pour aller se fourrer dans justement les fourrés les plus improbables, se faire prendre pour des pâquerettes ou des coquilles d'œufs de pigeons, etc. Je suis passé aux balles de couleur, ce n'est pas mieux, la moindre herbe un tant soit peu poussée vous les cache autant qu'à colin-maillard. Et je ne dis rien des points d'eau, « fortuits » ou non, mares, étangs, lacs, qui les hypnotisent mieux que le python la souris, et ces garces (encore ?) préfèrent la disparition dans un liquide vaseux à la caresse sensuelle de mes clubs !

## **La compét**

Je reviens sur les compétitions. Philosophiquement j'y suis opposé : des premiers, des derniers, des vernis, des oubliés, la vie, la société n'arrêtent pas de nous en imposer, pourquoi en rajouter dans le sport ? Mais il y a aussi un dépassement de soi, pour employer une expression idiote, et surtout une adrénaline, une mise en cause et en (relatif) danger qui donnent du piment à l'existence. Et puis faire mieux que la dernière fois (et pas uniquement que les autres) est toujours un but à rechercher, en sport, en art, en tout.

Mais cela ne va pas sans un certain stress (la « pression » comme disent les imbéciles) agréable et paralysant. Il faudrait l'oublier, jouer concentré mais décontracté. Plus facile à dire qu'à faire, disent encore les imbéciles. Il est vrai que les leçons qui manquent au golf (comme en beaucoup de sports) sont les leçons de mental (pas les plus faciles à donner). Oublier le mauvais coup, le mauvais trou, la balle égarée dans la forêt, etc. « Penser positif » comme disent les... C'est hélas vrai. Pour ma part je traîne le mauvais coup, le mauvais trou, la balle égarée pendant bien trop longtemps, et ça me fout en l'air la partie. Souvent il m'est arrivé de renoncer à poursuivre au dixième trou si les neuf premiers avaient été mauvais : mon mental était mort.

Les champions savent oublier le coup du sort pour repartir de plus belle. C'est à cela qu'on les reconnaît. Mais ne pas croire qu'ils sont forcément du même métal dans la vie. Beaucoup ne valent pas plus que d'autres moralement. Comme des acteurs qui, descendus de scène, redeviennent simplement des êtres humains. Même si c'est dommage, il faut toujours séparer l'homme de l'œuvre. Admirer l'artiste. Ne pas courir derrière pour avoir un autographe.

Bref, la compétition est un moment particulier, suspendu (je parle pour ma part de compétitions amateur, sans arbitre). Généralement, ça se déroule bien. On part le plus souvent à trois. Si on ne se connaît pas, on se vouvoie au départ et après quatre heures (voire plus) de

jeu, on se tutoie et on va prendre un verre à l'arrivée. Mais il y a de vrais calvaires parfois. Il m'est arrivé d'en faire avec des jeunes (13/15 ans) dont les parents suivaient (très pénible), ou alors qui ne s'intéressaient qu'à leur jeu, partaient droit devant eux sans s'occuper si quelqu'un devait jouer derrière, n'aidaient pas à chercher les balles, etc. Pénibles aussi les « pinailleurs », qui mettent toujours en doute tous vos coups, contestent le score annoncé, etc. Bien sûr, faire remontrance à un (ou une) tricheur(se) avéré(e), d'accord. Mais c'est rare. Alors que les emmerdeurs qui vous obligent à recompter systématiquement tous vos coups ou ceux de vos collègues de partie sont légion. Le golf a l'avantage sur le tennis que, si votre adversaire vous annonce « faute » une balle que vous avez vue en toute bonne foi ( ? ) rebondir vingt centimètres avant la ligne de fond, le point est perdu pour vous. Mais au golf, en partie individuelle, l'autre ne vous enlève rien. Donc, sauf mensonge trop apparent, j'avais pris pour principe de tenir pour exact le score que me donnaient mes partenaires. J'avais bien du mal à compter moi-même mes coups, alors retenir ceux des autres ! Mais il y a des « chieurs » par principe. Je me souviens d'un qui contestait toujours tous les résultats annoncés, même s'il s'en prenait surtout à notre troisième compagnon de partie. Je résolus de lui pourrir la vie en contestant systématiquement toutes ses annonces, y compris bien sûr les sans équivoque. Je lui ruinai sa partie – la mienne aussi.

Anecdotes plus drôles : un écossais (enfin, je crois) à La Roche Posay qui, chaque fois que sa balle partait hors limites, dans la forêt ou au-delà d'un fossé, m'annonçait systématiquement : « règle locale : j'ai le droit de me droper sur le fairway sans pénalité ». Nous n'étions que tous les deux, je n'avais pas pris le temps d'étudier les règles locales (si tant est qu'elles existassent). Fallait-il se chamailler pour gâter une belle matinée ? Je résolus d'appliquer mes propres règles locales : balle tombée de ma poche pour remplacer la non-retrouvée dans le sous-bois, drops quasiment à la volée quand il tournait le dos, etc. Justice immanente : ça ne me suffit pas pour un bon résultat. Alors que lui... Bof, tant pis !

Une autre fois, au 5 de Mignaloux, j'expédiai ma balle au départ... dans le sous-bois sur la gauche. « Rejoue, me dit un de mes partenaires, je vais la chercher ». (Au passage, je regrette profondément qu'on n'ait pas droit au golf à deux services, comme au tennis. Ce couperet au départ est... guillotinant). Deuxième balle sur le fairway, notre compagnon ne sortait pas du sous-bois. Un sanglier ? Un loup ? Un ours ? Il réapparut portant une grande poche remplie de magnifiques cèpes. Il était tombé sur un nid de bolets, de quoi faire une gargantuesque friture. Généreusement, il nous en donna un chacun !

Une autre fois encore, je m'approchai du green du 4, toujours à Mignaloux. Et sous mes pieds, je sentis l'herbe bouger. Je sautais plus haut que Fosbury. C'était bien un serpent, ma terreur. Certainement une jeune couleuvre (on était en avril) qui avait voulu voir du pays, mais m'avait collé la trouille de ma vie, car j'ai la phobie des reptiles. Et par la suite, balles perdues en hautes herbes ou endroits rocailleux, je laisse chercher les autres...

Plus agréable. Un jour, je fis une partie avec deux charmantes jeunes femmes, l'une en minijupe, l'autre en pantalon moulant. Elles jouaient fort bien, et, intimidé sans doute par tant de grâce et d'efficacité, je ratais tout. Néanmoins je continuai cette fois au-delà du neuvième trou, car le spectacle de ces deux golfeuses en valait la peine. Celle au pantalon moulant avait un swing adorable, et, très compatissante, se lamentait sur mes échecs. Du coup, je m'appliquai et fis un retour beaucoup plus convaincant. Je retrouvai la golfeuse au swing moulant au clubhouse. C'était une jeune femme effectivement très douce avec pourtant une

infinie tristesse dans les yeux. A cet instant, un homme, sinon aussi vieux que moi, du moins accusant quelques bonnes années de plus que la jeune femme, s'approcha, ainsi qu'un jeune garçon. Je les crus son père et son frère, mais à la façon dont le senior l'embrassa, je compris qu'il n'en était rien. L'homme était hâbleur, vaniteux, avec une voix autoritaire de sale con. J'espérais qu'une jeune femme aussi jolie et aussi douée ne fût pas soumise à ce minable, qui devait être marié en plus (je n'ai rien contre l'adultère, mais contre les profiteurs de tout poil). Je m'en allai et n'en sus jamais davantage. J'espère que la jeune femme (je n'ai pas retenu son prénom) n'est pas restée longtemps victime de ce merdique prétentieux qui méritait juste un bon coup de driver sur le museau.

Quelques coups « heureux ». Outre mon birdie évoqué précédemment, je me souviens d'un par 3 à Cognac (golf très dépaysant car les avions d'entraînement à hélice de la base aérienne toute proche passent à faible hauteur au-dessus du golf, et on a l'impression de revivre la seconde guerre mondiale). Donc, j'attaque ce par 3 par deux coup pitoyables. Le green est encore à cent mètres environ. Fer 7. Un beau coup, bien dirigé pour une fois. La balle vole vers le green. L'atteint-elle ? Difficile à dire. Je m'avance. Non, je ne la vois pas sur le green. Je sens le fantôme du quadruple bogey ricaner dans mon dos. Eh bien non, la charmante petite sphère immaculée est allée directement dans son trou, et m'attend en clignant de l'œil... Pour parachever une aussi belle journée, au dernier trou, juste devant la terrasse du restaurant du clubhouse, où l'on croit entendre et voir, même sans y prêter attention, les rires et regards goguenards des « preneurs d'un verre », pour une fois stimulé plutôt que paralysé par ce genre de situation, je réussis un nouveau par. Je ne pense pas pour autant que mon index descendit à cette occasion. Peut-être demeurai-je au purgatoire, la fameuse « zone tampon », et, comme chacun sait, tampon n'a la santé !

### **Entraînement et practice**

J'ai rapidement abordé le sujet plus haut. Je déteste l'entraînement. Ca m'emmerde, et je déteste m'emmerder dans les loisirs. A l'inverse des manuels et des conseils professoraux, Je ne vois pas l'intérêt de taper des balles au practice, surtout si aucun œil extérieur n'est là pour vous corriger. J'ai réussi mes meilleurs trous « à froid », même en compétition. J'arrive en retard ou presque : pas le temps de m'entraîner ni même de m'échauffer. Je décide donc d'y aller doucement « pour me mettre dans le bain », et là je retrouve un swing naturel, inné (n'exagérons pas non plus) et tout va bien. Après quelques trous je suis « chaud », je me dis que je vais un peu pousser la machine... C'est la catastrophe.

Je me rappelle une compét (à Mazières, je crois) où, ayant fait voiture commune, j'avais pour ma part une heure devant moi pour m'échauffer et taper des balles. Tout allait bien. Rendu au n°1, je me dis que la première série m'attendait à la fin de cette belle journée!!! Ce fut un épouvantable chemin de croix, aggravé du fait que je m'étais gravement illusionné avant. Donc pour moi, pas de préliminaires, allons-y marquise ! Pour autant, je ne conseille à personne ma « méthode ».

En fait, comme je le disais plus haut, il faudrait toujours jouer concentré et décontracté : je n'ai jamais pu y arriver – ou presque. J'ai connu la même désillusion au tennis. A « mon époque », il n'y avait pas encore de quatrième série (aujourd'hui, à peine achète-t-on une raquette qu'on est déjà classé !), nous rêvions tous de battre un « petit 30 » pour accéder au premier classement. J'en ai rencontré, des petits 30. Et à chaque fois, malgré moi, je refaisais

la même erreur : je surjouais. J'ai eu l'occasion de voir que, jusqu'en deuxième série, l'autre en face ne jouait pas mieux que moi. Il perdait moins de points, c'est tout. Au golf, c'est pareil, il ne faudrait jamais surjouer (d'où l'importance des leçons de mental). J'ai fait aussi quelques stages de voiture de course ou monoplaces pour voir ce que c'était, et me rendre compte que le meilleur pilote n'est pas le forcené qui écrase l'accélérateur, mais la tête froide qui freine le plus tard possible.

Bref, si, sur le coup, une mauvaise partie m'accablait (« ce green sur lequel j'étais en deux, et puis quatre putts pour rentrer la balle -- cette garc... non, ça suffit ! – dans le trou ! »), quelque temps après, j'avais oublié, le golf n'étant pas tout dans la vie, heureusement.

Je ne comprends pas d'ailleurs comment font ces limeurs de fairways qui sont sur le terrain tous les jours que Dieu fait. Une partie ou deux par semaine me suffisent : après, c'est l'ennui. Un bonheur ne doit pas se reproduire tous les jours.

## **Et aujourd'hui**

Aujourd'hui, ayant abandonné toute ambition de battre Tiger Woods, je ne joue plus que par plaisir. J'ai pris encore quelques leçons à Châlons avec Jonathan, pro dynamique et convaincant, mais je sens bien que mon heure est passée. Malgré moi, au bout d'un moment, mon corps finit par « tomber sur la balle », je sens que des mouvements parasites, des relâchements se produisent au moment de mon geste, et j'ai du mal à me corriger. Plutôt, j'y arrive, mais sur un ou deux trous. Et puis après, malgré moi, ça recommence. La « vieillerie » sans doute. (Au fait j'ai oublié tout à l'heure dans mes « souvenirs » de compétition qu'une fois j'arrive au départ, et là, Alzheimer, je ne savais plus comment on mettait les mains sur le club. J'essaye un peu tout pendant un trou ou deux, avec les résultats qu'on imagine. Je me force alors à fermer les yeux, comme si je sortais d'un rêve. Et mes mains revinrent d'elles-mêmes au bon endroit – à celui que je connaissais tout au moins).

Je disais qu'il est difficile de se corriger tout seul, par contre je peux très bien voir chez les autres l'erreur technique qu'ils ont commise pour que ça ne marche pas. Pour ma part, malgré les leçons, je n'y crois plus.

Tant pis. Je joue encore pour m'amuser, prendre l'air et faire bouger la carcasse. Retrouvant mes idéaux de Mai 68 (« il est interdit d'interdire »), je laisse toute liberté à mes balles d'aller où elles veulent et comme elles le désirent. Je ne vais même plus à leur recherche. Ce qui compte est une bonne partie entre amis. Voire un beau coup réussi de temps en temps, si possible. Ainsi que je le disais plus haut, j'apprécie également parfois de jouer tout seul. Si vous tombez à un moment où personne n'est derrière ni devant vous, vous pouvez jouer plusieurs balles, reprendre des coups, etc. Et ça vaut largement le practice à mon avis. Il m'est même arrivé d'écrire des poèmes ou de noter des idées de nouvelles (puisque la littérature est mon vice essentiel) lors d'un parcours solitaire, parce que l'air était doux ou frais, le ciel serein, et la vie désirable pendant un instant. Quand j'étais à Mignaloux, j'aimais y aller le soir vers 20h30 - 21h en été. Le golf paraissait m'appartenir, c'était magique. Une fois (sur le 8 je crois) je vis trois biches qui, sorties du sous-bois, me regardaient. Elles ont dû être déçues de ma prestation, car elles ne se sont pas attardées. Sur le 7, une autre fois, je revenais après une déchirure musculaire au biceps gauche due à une chute de scooter. Ça avait l'air d'aller. Je décidai de tenter un grand coup. Ouaouh : il me sembla que dans un

écartèlement digne du supplice de Ravillac mon bras partait avec la balle, et la guérison en fut d'autant plus longue !

Voilà quelques récits que j'avais envie de noter pour me souvenir, puisque j'écris ceci au temps du fameux Coronavirus qui nous prive de golf depuis plus de deux mois déjà (et ce n'est peut-être pas fini). Le manque s'est installé. Espérons que reviendront les beaux jours d'antan. Que deviendra le golf d'ailleurs dans l'avenir ? Il s'est énormément démocratisé lui aussi, et c'est tant mieux. A Châlons, c'est réconfortant de voir tous ces jeunes scolaires s'égayer sur le parcours. Espérons que les difficultés climatiques qui nous attendent n'empêcheront rien. Les golfs ont bien progressé je crois sur la gestion de l'eau. Reste que les greens sont tout sauf naturels, mais il faut bien la main de l'homme quelque part.

Allez, à un de ces jours ici ou là sur un de ces féériques fairways ! C'est tout le mal qu'on peut se souhaiter. Arrivederci...

**Jean-Claude Martin**

(avril 2020)